goûtant d'ores et déjà sa *praelibatio sententiae*, comme dit Tertullien — nous confronte avec un autre problème : l'origine du mal. Il est relativement facile de raconter comment débutèrent les rapports du Maudit avec l'espèce humaine ; mais il est terriblement difficile — et sans doute impossible, aujourd'hui — d' « expliquer » exhaustivement comment, au sein même de l'éternité, a pu s'originer le péché, le mal moral, la perversion de l'esprit.

2. Le Mal et le Malin

L'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal ne nous est présenté, dans la Bible, que par rapport à l'interdiction de manger de son fruit, qu'à titre, quasiment, de prétexte à cette prohibition, à cette mise à l'épreuve. Il est tout à fait inutile de se creuser les méninges pour élucider ces *deux* thèmes, d'abord indépendants (sous leur aspect statique), puis conjugués (sous leur aspect dynamique) : l'Arbre ET l'Interdit. L'Arbre n'est là *que* pour être décrété *vitandus* ; il n'est mentionné qu'à propos de cette tentation possible. Il n'y a pas l'Arbre *et* l'Interdit, mais l'Interdit *de* l'Arbre. La connaissance du Bien et du Mal ne résulte pas, en cas de manducation, d'une propriété particulière, essence ou nature caractéristique de cet Arbre : *tout* arbre défendu, dès lors qu'Adam mangeait de son fruit, déclanchait instrumentalement en lui cette connaissance « supérieure » et nietzschéenne du Bien et du Mal. Et, d'ailleurs, toute *non*-manducation, si Dieu avait ordonné d'en manger ! On a donc fabriqué de toutes pièces un pseudo-problème mythologique — voir *Rameau d'Or* et *tutti quanti* — pour le plaisir d'en tenter vainement l'élucidation.

Ce qui compte, par conséquent, c'est, en soi, l'Interdit (de l'Arbre, puisqu'il faut bien le « fixer » pour le concréter, l'attacher à quelque chose). Cette défense, que signifie-t-elle ? Ceci : Dieu veut, certes, que l'homme connaisse le mal, mais comme Dieu le connaît Lui-même — comme une détestable possibilité. L'idée du mal n'implique pas seulement l'absence totale ou partielle de l'être, son envahissement par la rouille de l'indétermination, par le chaos ou *tohu-vabohu* biblique. Absence totale ? — Dieu ne hait pas l'inexistant. Carence partielle ? — Seuls les gnostiques, dans leur angélisme antiphysique [1], identifieraient ce *devenir* à la *malice* ; l'Acte Pur, au surplus, le Bien diffusif de Soi, ne pourrait, à son égard, témoigner que bonté, miséricorde et toute-puissance providentielle, « combler » cette « terre » [2] « comme les eaux de la mer en recouvrent le fond » (Isaïe, 11 : 9 ;

1. Certaines traditions rosicruciennes, reprises de nos jours par Steiner et Heindel, imaginent *deux* puissances démoniaques : Ahriman, *der ungeistige Geist*, le « matérialisateur », qui tente de réduire la création au maximum de densité grossière (c'est le *coagula* du *solve et coagula* hermétique) — et Lucifer, qui tend à précipiter la spiritualisation radicale de toutes choses (c'est le *solve* de la formule alchimique, la réalisation *hic et nunc* de la prétendue « loi de Viçnou » : passage de toutes choses au delà de toute « forme » ou détermination quelconque, retour à cet état « inconditionné », dont on se demande alors *pourquoi* elles l'ont quitté !). A propos de *son* Lucifer, Steiner cite, évidemment, Genèse, 3 : 5.

2. Dans le symbolisme taoïste, la « terre » — *Ti* — correspond à la *moulaprakriti* hindoue ou « matière » de l'aristotélisme — le *chaos* de Soloviev, la *sophie créaturelle* de Boulgakov.